



Le Matin Dimanche
1001 Lausanne
021/ 349 49 49
www.lematin.ch

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 123'806
Erscheinungsweise: wöchentlich

Themen-Nr.: 037.034
Abo-Nr.: 1088845
Seite: 50
Fläche: 189'021 mm²

L'année sans été

En 1816, nos aïeux n'ont pas vu le soleil

Ténèbres Il y a deux siècles, une éruption volcanique dans l'océan Pacifique détraquait le climat dans l'hémisphère Nord, causant famine et émeutes en Europe.

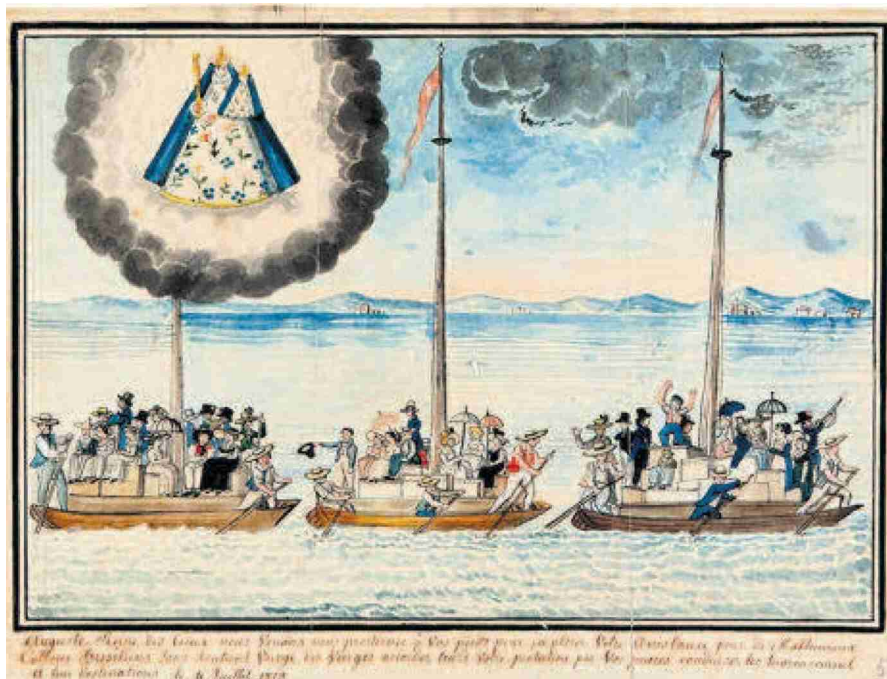


Tableau votif de 1819 représentant des Fribourgeois sur le lac de Neuchâtel. Poussés par la disette des années 1816-1817, ils émigrent pour tenter leur chance au Brésil.

Datum: 10.07.2016

Le Matin
Dimanche



FONDATION MARTIN BODMER
BIBLIOTHÈQUE ET MUSÉE

Le Matin Dimanche
1001 Lausanne
021/ 349 49 49
www.lematin.ch

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 123'806
Erscheinungsweise: wöchentlich

Themen-Nr.: 037.034
Abo-Nr.: 1088845
Seite: 50
Fläche: 189'021 mm²

Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg



Angela Waye/123RF

ARGUS
MEDIENBEOBACHTUNG

Medienbeobachtung
Medienanalyse
Informationsmanagement
Sprachdienstleistungen

ARGUS der Presse AG
Rüdigerstrasse 15, Postfach, 8027 Zürich
Tel. 044 388 82 00, Fax 044 388 82 01
www.argus.ch

Argus Ref.: 62166618
Ausschnitt Seite: 2/5



Geneviève Comby

genevieve.comby@lematindimanche.ch

Une température moyenne de 15 degrés en juin et juillet, un ciel gris et une pluie qui ne s'arrêtaient plus... On s'est beaucoup plaint de la météo ces dernières semaines, mais ce que l'on a enduré n'est rien en comparaison de ce qu'ont vécu nos aïeux, il y a exactement deux cents ans. En 1816, l'été n'est jamais arrivé.

L'origine de ce dérèglement climatique se situe à 13 000 kilomètres de là, dans l'océan Pacifique. Un an plus tôt, le 5 avril 1815, le volcan Tambora, sur l'île indonésienne de Sumbawa, à l'est de Java, se réveille. Pendant près de dix jours, la montagne se déchaîne, crachant des cendres sur des milliers de kilomètres à la ronde. «On considère cette éruption comme la plus forte jamais enregistrée», relève Anouchka Vasak, coresponsable du réseau Perception du climat de l'Ecole française des Hautes Etudes en Sciences sociales.

alentour, le décor est apocalyptique. La plupart des habitants de la région n'ont pas la moindre échappatoire. Sur l'archipel indonésien, le cataclysme fait des milliers de morts dans un premier temps, une centaine de milliers dans les semaines et mois qui suivent. Le nuage de cendres qui envahit le ciel va littéralement détraquer le climat. «Le phénomène est mondial, rappelle Anouchka Vasak. On assiste alors à un obscurcissement de l'atmosphère dans l'hémisphère Nord durant des mois.»

En Europe et en Amérique du Nord, 1816 restera dans les annales comme «l'année sans été». Aux fortes précipitations s'ajoute un froid de canard. Pire, les récoltes sont retardées; les cultures exposées aux parasites pourrissent à même le champ. La famine qui s'installe provoque des soulèvements et des vagues d'émigration.

La Suisse n'est pas épargnée, bien au contraire. Il neige à la mi-mai. A Genève, la pluie incessante finit par faire déborder les eaux du Léman qui envahissent le bas de la ville et le faubourg des Eaux-Vives. C'est d'ailleurs dans cette ambiance de fin du

monde au bord du Léman que Mary Shelley écrira son roman «Frankenstein» (lire l'encadré).

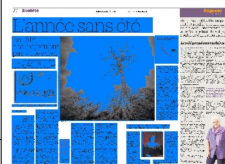
Au printemps déjà, les premiers indices de la catastrophe à venir étaient perceptibles. En avril, les observations météorologiques réalisées au Jardin botanique de l'époque, sur le bastion de Saint-Léger, font état d'une saison «singulièrement retardée». En juillet, «la température pluvieuse et froide a tellement retardé la récolte qu'on a à peine encore moissonné quelques seigles, et quelques orges hivernés». Les grappes de raisin présentent «beaucoup de grains avortés». En août, ils ont grossi, «mais on doute qu'ils puissent mûrir». Ils ne seront cueillis que début novembre, sans être arrivés à maturité.

Le prix des denrées alimentaires flambe. Entre décembre 1815 et décembre 1816, le cours du froment passe du simple au double. Les plus pauvres crient famine. Dans la Cité de Calvin, les distributions de soupe «refont leur apparition avec la disette», explique Patrick Bungener, collaborateur scientifique aux Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève. «Les docu-

ments de l'époque montrent que l'on s'interroge même sur l'opportunité d'utiliser des pommes de terre gelées ou des germes de pomme de terre pour réaliser cette soupe au vu des récoltes catastrophiques.» La promenade des Bastions, site alors dédié au futur Jardin botanique, est défrichée par des démunis à qui cela fournit du travail. On y plante des... patates!

Les années 1816-1817 marquent la dernière grande famine qu'a connue la Suisse. La plupart des gens dépensent alors entre 60 et 70% de leur salaire en nourriture. Beaucoup de foyers n'ont plus les moyens de se payer une ration quotidienne de pain. Dans le nord-est du pays, où les réserves alimentaires étaient moins importantes, la situation est pire encore.

Cette crise de subsistance stimule toutefois la réflexion scientifique. Face à la pénurie, les botanistes explorent des alternatives alimentaires. Le Genevois Henri-Albert Gosse évoque notamment la possibilité de se nourrir d'escargots, de limaces ou de racines nutritives, comme les bulbes d'orchidées, et même de certaines espèces de li-



chen dans les régions de montagne. «On recense aussi un certain nombre de travaux scientifiques autour des champignons qui, comme vous l'imaginez, prolifèrent dans ce contexte d'humidité extraordinaire, signale Patrick Bungener. Augustin Pyramus de Candolle est, par exemple, un des premiers qui a identifié l'ergot de seigle comme un champignon.»

Des mégatonnes de soufre

A l'époque, personne ne fait le lien entre les conditions climatiques exécrables et l'éruption du Tambora, rapportée dans la presse dès décembre 1815. Il faudra attendre le début du XXe siècle pour que l'impact global du volcan indonésien soit mis en lumière par les scientifiques. On sait aujourd'hui de quelle manière ce redoutable enchaînement s'est produit. Si les cendres ont fini par retomber, les émissions gazeuses – soit la partie invisible du panache – ont continué à affecter le ciel. Le Tambora aurait éjecté entre 60 et 80 mégatonnes de dioxyde de soufre. C'est trois à quatre fois plus que le Pinatubo, aux Philippines, en 1991, dont l'éruption est considérée comme la plus puissante du XXe siècle.

Le dioxyde de soufre s'est mué en fines particules de sulfates qui, par le biais des courants ascendants, se sont élevées jusque dans les couches supérieures de l'atmosphère, faisant ainsi le tour du globe. Cet «empoussiérage» en haute altitude est à l'origine d'une coloration inhabituelle du ciel. «On dit que certains tableaux du peintre anglais William Turner montrent des couchers de soleil étranges qui sont le reflet de la luminosité singulière qui prévalait à ce moment-là», note Anouchka Vasak.

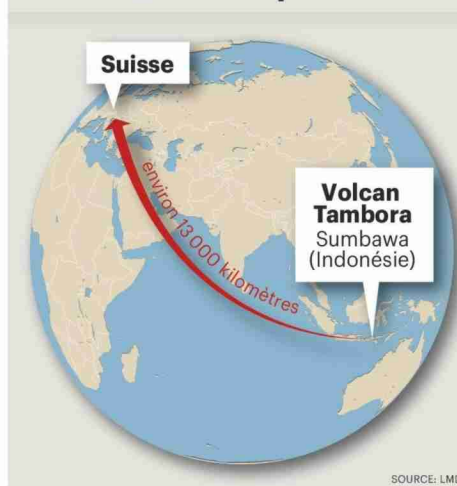
Techniquement, les particules de sulfates ont, à la manière d'un bouclier, dévié la lumière du soleil, provoquant une opacité de la haute atmosphère. En conséquence, le climat s'est rafraîchi, de façon plus marquée dans certaines régions, comme l'est des Etats-Unis, ainsi que l'Europe de l'Ouest et cen-

trale. La crise de subsistance fut particulièrement dramatique sur le continent européen, alors affaibli par les guerres napoléoniennes dont il sortait tout juste. Poussées dans la misère, les populations se sont soulevées un peu partout, en Italie, en Bavière, en Angleterre, en Irlande, en Norvège et en Espagne, notamment. A Genève, l'explosion du prix de la pomme de terre conduisit à une émeute au marché du Molard, en octobre 1817.

La rudesse de cette période aura cependant aussi stimulé la créativité de certains. A l'instar du baron allemand Karl Drais, qui eut l'idée d'un nouveau moyen de locomotion. Puisque la famine forçait les gens à manger les chevaux qui n'avaient pas succombé à la famine, il imagina, pour se déplacer, un drôle d'engin à deux roues: le vélocipède, ancêtre de notre bicyclette. ☺

Dans le cadre des célébrations du bicentenaire de l'œuvre de Mary Shelley, «Frankenstein», la Fondation Bodmer, à Genève, abrite une conférence sur le thème «1816, l'année sans été. Frankenstein et l'éruption du Tambora», donnée par Anouchka Vasak, le 29 septembre.

L'irruption qui a chamboulé le climat en Europe



«On recense des travaux scientifiques autour des champignons qui prolifèrent dans ce contexte d'humidité extraordinaire»

Patrick Bungener,
Conservatoire
et Jardin botaniques
de la Ville de Genève



Sous le ciel plombé de Coligny, Mary Shelley imagine la célèbre histoire de Frankenstein

► Dehors, sous la grisaille, la pluie tombe sans discontinuer, ou presque. Dedans, on discute, on plaisante, on lit, bien au chaud. A l'été 1816, dans la villa Diodati, à Coligny, sur les rives genevoises du lac Léman, une poignée de jeunes Anglais bien nés se retrouvent au coin du feu. Il y a là Lord Byron et ses invités, l'écrivain John Polidori, le poète Percy Shelley et celle qui deviendra sa femme, la jeune Mary Wollstonecraft Godwin.

La petite bande aimerait sortir, profiter de la belle saison, mais la météo en a décidé autrement. «Une pluie incessante nous obligea souvent à rester des jours entiers à la maison», écrira plus tard Mary Shelley. Pour

Heritage Images/Getty Images



pimenter leurs journées, Lord Byron lance un défi. Chacun devra écrire une histoire de fantômes. Mary Shelley, 19 ans, se prend au jeu. Elle se lance dans l'écriture de la première version de ce qui deviendra un des best-sellers de la littérature, «Frankenstein ou le Prométhée moderne».

L'atmosphère lugubre du roman, qui inaugure le genre de la science-fiction, fait écho au ciel sombre et orageux qui plombe l'horizon autour du lac Léman.

A la même période, Lord Byron écrit le poème «Darkness», des vers décrivant un monde privé de la lumière du soleil. Là encore au diapason du climat maussade de ce fameux 1816.